Brunel -Buisson- Girard - la grande rétrospective Coniste

Télérama hors série

EL CONDOR PASA

Le Conisme en Majesté à la MJC

RTL

Le Conisme
El Condor Pasa
en majesté

3 Edito

4 L'époque Coniste
6 Le Quick de la croix rousse
7 La rue de la république
9 L'atelier du Chariot d'Or

10 Le mouvement Coniste
12 Origines du Conisme
15 Théorie du Conisme
16 Amis et ennemis du Conisme

19 Girard le flamboyant

24 Brunel le maudit

28 Buisson l'artisan

31 Au delà du Conisme
32 Le Post-Conisme-Expressionniste
34 Le Post-Conisme Monumental

36 Le Grand Soir

40 Jeune couple LCR

42 Mon épicier est un type formidable

44 El Condor Pasa

48 Supplément Cinéma

EDITO

Brunel, Buisson et Girard en 2006 : Trois recettes d'un coup.

«L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions.»

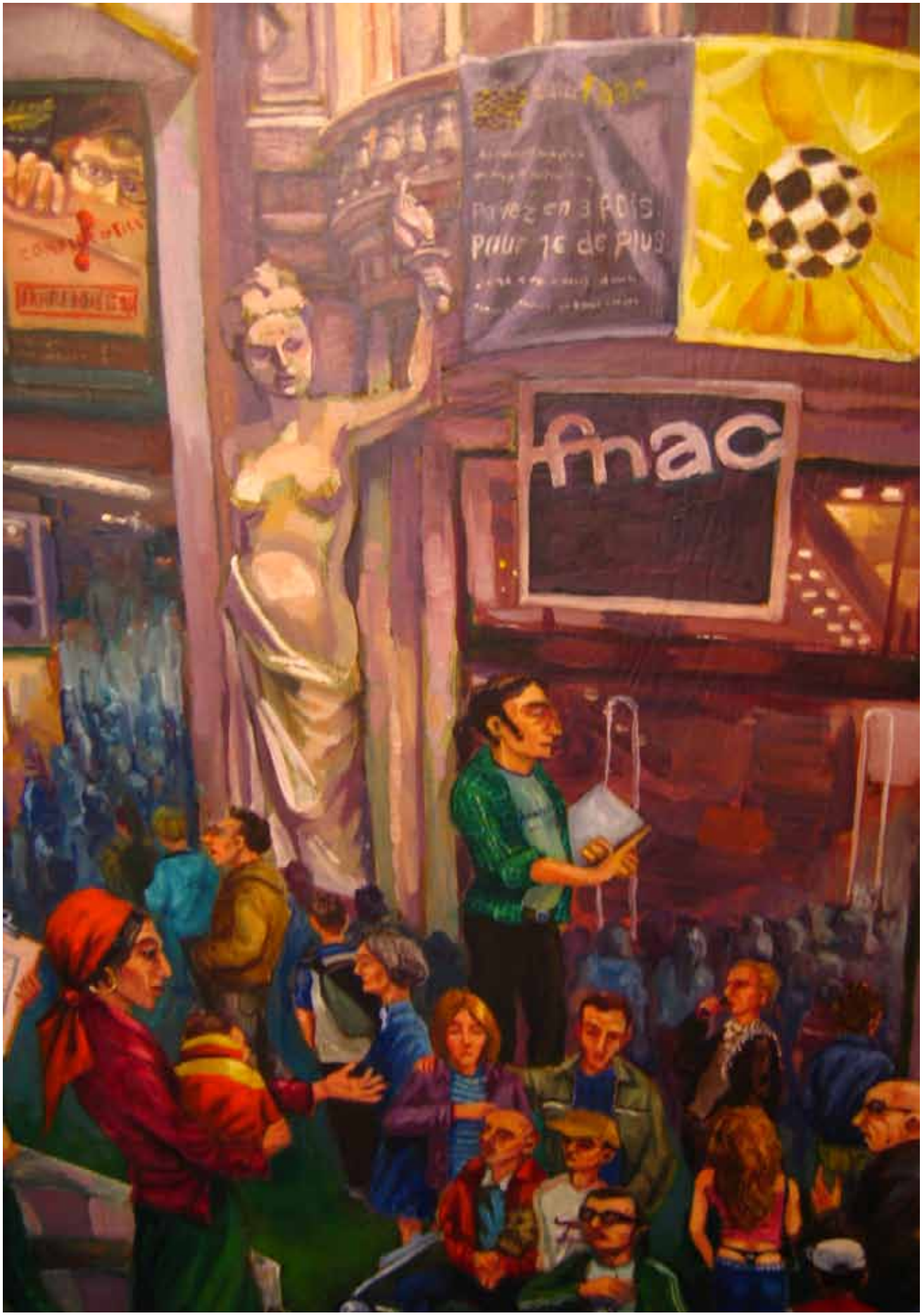
Cette maxime d'Anatole France, les Conistes en avaient fait leur credo. Centenaire oblige, le Conisme et ses artistes sont à l'honneur cette année. A cette occasion, les MJC de Monplaisir et du Vieux Lyon proposent une grande rétrospective sur ce mouvement à travers l'exposition " El Condor Pasa, le Conisme en majesté". Le visiteur peut ainsi découvrir les œuvres réalisées durant les années 2002-2006 à Lyon par trois grands noms de la peinture, Girard, Brunel et Buisson. Cette rencontre qui se conclue par une explosion de couleurs marque ainsi un tournant dans l'histoire de la peinture en amenant le Conisme à son apogée. Dans cet hors-série exceptionnel, Télérama retrace pour vous la grande épopée du Conisme.

Lyon. Ce qui s'est passé là, nul ne peut l'ignorer

Une grande partie de notre culture d'aujourd'hui est née dans cette capitale européenne, ville inclassable où mûrirent les œuvres de Brunel, Buisson, et Girard.
Les Conistes, passionnés par la vie moderne, ont élu cette ville comme lieu de la magie quotidienne. Si Villefranche a été une ville hautement Coniste, Lyon fut l'espace d'investigation privilégié des membres du groupe.

Les Conistes ont su découvrir un Lyon nouveau, un Lyon contemporain, celui de Gérard Collomb : parkings en construction, démonstration de F1 en centre ville ou élections miss France, la « capitale des arts » déborde d'envie de vivre et pulse au rythme de passions tumultueuses.

Un Lyon nouveau car, délaissant les endroits à la mode, les Conistes ont élu la presqu'île, la rue de la république, les restaurants Quick et autres lieux considérés jusqu'alors comme ordinaires ou trop « populaires ».



Brunel et Girard, El Condor Pasa, 2006, (détail)

Le légendaire quick de la Croix Rousse:

Dès 2002 au quick de la Croix-Rousse, rendez-vous de l'art et de la littérature, Brunel et Girard s'y côtoient et rivalisent d'intelligence, d'arrogance, de talent...

A l'intérieur, une gigantesque piste de danse, une petite scène, des miroirs partout, des drapeaux et des oriflammes... Le décor né de l'imagination du plasticien Serbac, est complètement révolutionnaire pour l'époque, en un instant on passe de la Plazza de toros de Grenade, à la chaumière normande ou au moulin de Hollande ! Au fond un bassin à boules pour la saison estivale et un énorme footballeur en plâtre, provenant du mondial, à l'intérieur duquel on pouvait assister à un spectacle de danse du ventre.

Le Quick, ou encore acropole du Conisme, un de ses nombreux surnoms, devient le temple des chansonniers et des artistes . On peut y voir des écrivains, poètes, des peintres qui veulent se mêler aux Conistes. On peut y croiser leurs égéries, Kiki Croix-Rousse et Zézette Fourvière. On peut aussi y voir rôder les détracteurs du Conisme, menés par Éric-Guy Lehaut, critique au Figaro-Madame.

«Au coin de la Place de la Croix-Rousse, situé sur le haut de la Butte, apparaît le vieux Quick... posé, depuis près d'un siècle et demi, sur la terre, comme une lampe sourde. Une étrange petite maison de Noël où chacun peut entendre la chanson de son attendrissement personnel.» (Pierre Mac Orlan)

Le Quick de la croix rousse est aujourd'hui classé monument historique

La rue de la République, colonne vertébrale de la « capitale des arts ».

Son multiplex de cinématographe, son grand magasin Go-Sport, ses lieux comme le restaurant Hippopotamus ou le libraire disquaire Fnac, les grands évènements culturels comme le lancement du petit paumé ou la coupe du monde de repassage ont fait la renommée de cette prestigieuse artère . C'est dans ce cadre teinté des enseignes au néon que Girard et Brunel ont ouvert la voie aux «Conisme en majesté». Le 16 mai 2006, Girard est le premier à venir se réfugier dans cette flamboyante rue commerciale. Ce besoin de faire le point, de se resourcer et de trouver aussi son propre style, l'ont conduit à s'échapper de l'ennui croix-roussien et autres guinguettes des bords de Saône habituellement très prisées par les Conistes. Les tons vifs et décalés, la lumière et la beauté de cette rue débouchant sur la place Bellecour subjuguent l'artiste. Transporté par la magie des couleurs, Girard souhaite partager son enthousiasme avec son ami, Sébastien Brunel, et l'invite par texto à venir le rejoindre.

«Une quête ininterrompue s'y donne libre cours»

Les deux hommes ne se ressemblent pourtant pas tellement dans leur style. Girard est plus mature et plus intellectuel tandis que Brunel est plus audacieux et plus aventureux. Ils ont toutefois un même désir, évoluer vers un Conisme plus majestueux et plus spirituel à la fois...

Pendant cet été 2006, Girard et Brunel, transportés par la lumière et les couleurs de la rue de la République, peignent sans répit, sous le regard complice et admiratif de Lionel Buisson, qui a rejoint le mouvement depuis peu.. Certes, cha-

cun garde son style mais les deux peintres ne se limitent plus à décrire simplement leur sujet. Ils transcrivent surtout leurs émotions rendant ainsi plus vivant leur tableau. Ils représentent les choses telles qu'ils les voient et non plus telles qu'elles sont. En 2006, le grand triptyque synthétisant toutes leur recherches sur le thème de la rue commerçante est achevé : « El condor pasa ».

La rue de la République est bien le lieu de tous les possibles, de toutes les rencontres. Girard y revient, après son exil au Pérou, dans ses Entretiens : « *Mes peintures rendent assez bien compte de ce climat mental où le goût de faire les soldes est porté à ses extrêmes limites. Une quête ininterrompue s'y donne libre cours : il s'agit de voir, révéler ce qui se cache sous les apparences. La rencontre imprévue qui tend toujours, explicitement ou non, à prendre les traits d'un petit chemisier à -40%, marque la culmination de cette quête* ».

-L'atelier du Chariot d'Or

Situé dans le quartier de le Croix-Rousse, cet atelier au coeur de Lyon, fut habité par de nombreux Conistes : Girard, Brunel, Buisson..
C'était une maison villageoise rose, couverte de lierre et de tags, située au 9 de la rue du Chariot d'Or.
Au troisième étage se niche l'atelier coniste, au confort très précaire. Le local était auparavant un logement pour garçons bouchers.

Ci dessus, Girard, «Out of bed»
huile sur toile 60 x 73 cm, 2002**.**
La scène se déroule peut-être à l'atelier.
Ci-contre, l'atelier du Chariot d'Or pendant l'exécution de Gigot-Flageolets.

Ce bâtiment fut considéré comme le centre d'éclosion du Conisme car Brunel et Girard y peignirent en 2002 «Gigots-Flageolets» et leur atelier devient vers 2006 le lieu de réunion des défenseurs du jeune mouvement....
Brunel et Girard y ont connu leurs plus tragiques moments de misère au cours des années 2004-2005. Lionel Buisson, débarquant le 15 février de Corrèze, s'y précipite. Il y trouve Brunel la scie à la main, prêt à amputer Girard blessé la veille dans un duel aux gants de boxe avec Éric-Guy Lehaut, critique au Figaro-Madame. « Je suis venu ici apprendre le noble art de la peinture » leur dit-il. Girard trouva la force de lui répondre. « Vous êtes bien tombé, mon garçon ».

L'atelier du Chariot d'Or fut détruit au karcher en 2008.

La rue du Chariot d'Or en 2005

Une façon neuve d'aborder le monde

Le Conisme est sans doute le mouvement le plus décisif de l'histoire de l'art moderne. Héritant des recherches des annonceurs sur la création d'un espace pictural entièrement consumériste, et du catalogue de la redoute qui s'inscrit dans la tradition occidentale, le Conisme bouleverse la notion de représentation dans l'art. Comme le dit J.Y. Tarz, historien de l'art et spécialiste de ce mouvement, « le Conisme est un langage pictural absolument original, une façon d'aborder le monde totalement neuve, et une théorie esthétique conceptualisée. On comprend qu'il ait pu imprimer une nouvelle direction à toute la peinture contemporaine. »

VOICI VENU LE TEMPS DES RIRES ET DES CHANTS

Le Conisme comprend plusieurs étapes. Les protagonistes du mouvement conduisent d'abord une recherche qui pose la question de l'ennui. Cette première phase du Conisme, nommée pré-Conisme , se situe entre 2000 et 2002. Une fois conquise l'autonomie du tableau, la question de l'emmerdement se précise, pour devenir une sorte de déconstruction du processus perceptif.

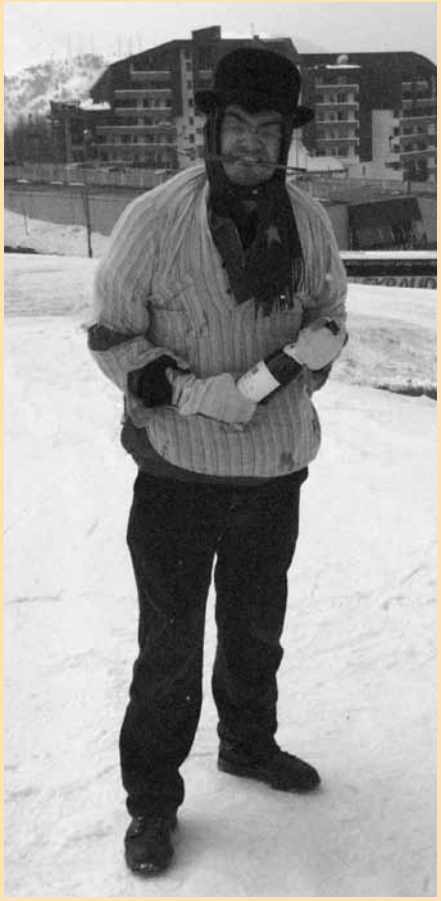
Brunel et Girard, «Gigot-Flageolets»
huile sur toile 195 x 130 cm, 2002

Afin d'éclaircir ces questions, motivé par le salon du mariage de 2001, Girard et Brunel entament la réalisation du tableau fondateur de tout l'art moderne, Gigot-Flageolets. Si cette toile se situe dans la continuité de l'iconographie de la famille, en particulier du thème du repas dominical chez Jacques Martin et Michel Drucker, elle rompt néanmoins avec eux. Elle constitue « le point de départ logique de l'histoire du Conisme ». Même si, comme le souligne J.Y Tarz, Gigot-Flageolets « *n'est pas, à proprement parler, un tableau Coniste* », car « *le Conisme est un réalisme, et dans la mesure où il s'agit d'une réinterprétation détachée, objective du monde extérieur, un art classique* ». Cette étape appelée Conisme analytique, se poursuit jusqu'en 2004.

Le terme, Conisme, étant d'ailleurs né d'une manière toute fortuite sous la plume du critique d'art du Figaro-madame, Éric-Guy Lehaut (voir l'encadré). Dès avril 2002, le terme de Conisme est appliqué à Brunel dans la rubrique artistique du Figaro Madame, sous l'accusation que « *sa perspective et ben elle est pas belle* ». L'année suivante, des oeuvres de Girard, parmi lesquelles figure une vue de parking Auchan , sont pour la première fois décrites comme «*Conistes* ». Le terme de Conisme apparaît donc sans aucun vernis théorique. Pourtant le mot avait fait fortune et, l'année suivante, les toiles étaient définies dans toute la presse comme bizarreries Conistes. Après Gigot Flageolets, Girard et Brunel se lancent, ensemble, dans l'aventure. Ils peignent de nombeux chefs d'oeuvre:, comme « Mon épicier est un type formidable ». Enfin, après avoir frôlé l'hermétisme avec « *Jeune couple LCR au vidéomatique* », les artistes réintroduisent des signes de lisibilité dans l'espace de la toile, rajoutent encore plus d'éléments issus du quotidien, de marques, d'enseignes, orientant ainsi le Conisme vers une réflexion esthétique sur les différents niveaux de référence au réel, le Conisme

2005 : En cure à la montagne

C'est avec le petit bas de laine de Buisson que Girard et Brunel purent partir en cure de désintoxication à l'Alpes d'Huez.
Ce séjour de près d'une année dans un environnement sain, sous la houlette de Buisson, avec pour toile de fond les tire-fesses, les villages vacances, les montagnes enneigées sans oublier les restos raclettes, marque une renaissance pour Brunel et Girard.
A leur arrivée les deux maîtres loqueteux n'ont qu'un carton et un petit pot de Typex pour retranscrire l'ambiance immaculé de l'Alpes d'Huez.
Buisson leur fournit rapidement tout le matériel nécessaire - huile, pinceaux, toile de chez Toto - pour qu'ils puissent se remettre petit-à-petit à peindre des chef-d'œuvre tels que « La montagne ça vous gagne ».



Brunel au début et à la fin de sa cure (à ses cotés, son coach)

Brunel et Girard : La montagne, ça vous gagne (2005)

synthétique..

Durant l'année 2005 Brunel et Girard, envoyé en cure de désintoxication par Buisson, travaillent à L'Alpe d'Huez, au milieu des télécabines et des restaurants à fondue. Dans les peintures de Brunel et Girard, les larges touches de couleur en aplat ont laissé la place à des facettes modelées de tons chauds et froids réalisés au typex. Dans « *La montagne ça vous gagne* », Brunel et Girard les font basculer à travers la surface du tableau où les tire-fesses, le sol irrégulier, et les snacks à flanc de colline se répondent. L'effet de soubassement créé à partir de masses géométriques conduit le critique Éric-Guy Lehaut à appliquer encore une fois l'épithète «*con*» à quelques-uns de ces tableaux que le mécène Pascal Sylvie lui montre en novembre 2005 .

A leur retour de cure, les Conistes entrent dans les livres d'histoire : « *El condor pasa* » est accroché en Novembre 2006, et révolutionne la peinture. Cette dernière étape a été baptisée Conisme majestueux, ou Conisme flamboyant.. Le Conisme influence aussi la jeune génération de peintres des années 2005. Lionel Buisson rejoint l'atelier et y prend une impulsion qui le conduira à de grandes découvertes, à travers l'exécution du « *Grand soir* » aux cotés de Girard.
Enfin l'influence du Conisme se fait sentir dans toute l'Europe. Patrick le Lay et Arnaud Lagardère, qui seront parfois en rivalité avec le Conisme, sont redevables des innovations originairement mises en place par Brunel et Girard.

«Spéciale dédicace aux conistes : le conisme c'est un mouvement trop top cool » Fun Radio

Sortis de l'enfer de l'alcool, les conistes retrouvent les plaisirs simples.

Qu'est-ce que le Conisme ?

Le suffixe «*-isme*» appelle toujours les définitions, et le Conisme a ainsi été redéfini périodiquement par ses historiens et par ses théoriciens; mais ce que les Conistes firent dans leur diversité résiste à une définition globale et c'est peut-être principalement pour cette raison que leur influence se ressent toujours au début du XXII° siècle.

Si l'on se détourne de l'histoire du terme «Conisme» pour s'intéresser aux écrits sur l'histoire du «*mouvement*», on trouve diversité et contradiction. Il n'y a aucun consensus quant à une histoire narrative dans laquelle les rôles des protagonistes seraient clairement définis. La remarquable exposition de J.Y Tarz, «*Pioneering Conism*» (2059), marque l'apogée d'une série d'écrits sur l'histoire du Conisme qui commence par ses premières études dans les années 2020. Selon lui, si seuls les pionniers Brunel et Girard incarnent véritablement le Conisme, certains autres artistes, surtout Buisson, peuvent aussi prétendre à un rôle important à leurs côtés car on peut déceler dans leur travail les caractéristiques du Conisme essentiel. Le terme Conisme est reconnu à partir de 2004-2005, grâce à une série de controverses générées par des tentatives d' accrochages de groupes au Musée des Beaux-arts de Lyon. Brunel et Girard dominent ces accrochages qui suscitent un scandale qui pénètre jusqu'au conseil municipal.
De plus, le tout premier texte théorique conséquent sur le Conisme est celui de Thomas Collet «*Du Conisme*» qui, en 2005, précède de quelques mois «*Conisme et fractales*» de J.Y. Tarz.

«Dans le Conisme initial l'emmerdement prédomine, puis progressivement l'analyse prend le dessus et à l'apogée du Conisme, en 2005-2006, les Conistes procèdent à une synthèse de toutes les données issues de leur analyse du monde moderne. Mais l'emmerdement n'est pas pour autant renié.» -- J.Y. Tarz, Conisme et fractales , p. 3334.

Lorsque Éric-Guy Lehaut (rendu furieux par le succès populaire de l'exposition Coniste à la MJC vieux Lyon en Mai 2006), monte une campagne de presse contre le Conisme dans le Figaro Madame en 2006 et 2007, il a raison d'attaquer les Conistes à propos de leur décision de subordonner le travail de l'oeil à l'action transformatrice du catalogue de la Redoute. C'est là l'aspect le plus excitant de leur peinture, tout au moins dans le contexte du pré-Sarkozisme. Le danger que représente le conceptualisme des Conistes est qu'il menace de prendre le pouvoir en peinture, et ce même par rapport à ceux qui refusent de trouver le monde beau, ceux qu'effraie une peinture de l'expérience visuelle du quotidien. Le Conisme conteste même l'emprise sur le phénomène, tel qu'il est défendu par les empiristes. Lorsque J.Y Tarz publia une sélection de propos de Buisson, en 2012, un des principes centraux qui en émergea était la nécessité de conserver un équilibre entre le travail de l'oeil et celui de l'esprit. Cet équilibre est d'ailleurs aussi celui que Girard avait exprimé de façon explicite dans ses « Notes d'un peintre » datées de 2008. Le conceptualisme du Conisme dérange cet équilibre: il proclame que le rôle inventif et interprétatif de l'artiste est plus important que sa réaction aux objets visibles.
Ceci est bien sûr un raccourci simplificateur de la problématique posée par le Conisme.

Éric-Guy Lehaut le maléfique

Éric-Guy Lehaut, né en 1970 est un des critiques d'art les plus influents du début du XXIe siècle. Il donnera son nom au Conisme. D'un esprit très conservateur et bourgeois, il ne comprit jamais les démarches avant-gardistes, et tenta avec acharnement de discréditer la cause Coniste. Il contribue à divers journaux dont L'Art et la Vie, Le Mercure de France, avant de tenir, à partir de 1904, la rubrique artistique du Figaro Madame, où il publie des «papiers» sur les expositions Lyonnaises. C'est de ses assertions dans cet hebdo que naît l'appellation du Conisme (Mr. Brunel [...] réduit tout, grand-mères, lecteurs DVD, playsations, à des barbouillages, à des conneries, novembre 2002). Girard fut sans doute le moins épargné, bien que Éric-Guy Lehaut ne connaisse pas ses œuvres: « *J'ai crainte que le mystère dont s' entoure Girard ne serve sa légende. Qu'il fasse une exposition [...] nous le jugerons. J.Y. Tarz le compare à Goethe. C'est bien grave...* » (Figaro Madame, 2004). Et suite au vernissage de « El Condor Pasa » à la MJC Monplaisir, il traite celui-ci de «*Con d'or passable*», insinuant que sa peinture est «une entreprise dirigée par les Chinois, contre la peinture française». Ce à quoi Girard répond par le « *Con ne dort que d'un oeil* ». Intraitable, Éric-Guy Lehaut fut à l'origine d'une rumeur qui laissait entendre que le Conisme n'est que l'application des idées de Patrick Le Lay: « *le Conisme, enfant de M Le Lay, était né* » (cité par Thomas Collet).

« ...Nous ne tenterons pas vraiment de revenir en commentaires sur l'usurpation artistique Coniste. Disons que notre objectivité artistique, bien connue de nos lectrices, nous y oblige. Nous citerons simplement l'ignominieux thomas Girard: « Le Conisme est nécessaire à mon équilibre mental. » !
Pas de critique artistique de ces tableaux; disons juste que l'on aura rarement assisté à un tel déferlement de machisme et d'incitation à la pornographie dans notre ville, en particulier dans « jeune couple LCR » où la jeune femme se précipite dans les bras d'un bellâtre hautain fascisant.
Non! Mesdames! ne vous donnez pas la peine d'aller à cette exposition à la MJC Monplaisir.»

Extrait d'une critique au Figaro-Madame par Éric-Guy Lehaut.

J.Y. Tarz

Après 2006 une veine d'écrits produits dans le milieu de Girard et de Brunel laisse de côté la représentation de la réalité matérielle pour insister sur sa liberté, sa « pureté» par rapport au monde matériel. Ainsi J.Y. Tarz, le critique et poète qui devait devenir un des pôles de l'avant-garde lyonnaise, prend les fractales comme «symbole du Conisme».

« La fractale, écrit-il, a la pureté qui ne souffre rien d'étranger et transforme cruellement en elle-même ce qu'elle atteint ». Dans les « Méditations esthétiques. Les peintres Conistes » publié au début de 2007, J.Y. Tarz s'autorise à identifier comme Coniste à la fois une peinture qui se trouve au service du monde matériel (la représentation conceptuelle) et une peinture qu'il juge au service de la peinture seule. Dans ce texte, qui constitue une des premières analyses théoriques conséquentes du Conisme, .Y. Tarz inclut parmi les Conistes, aux côtés de Girard et Brunel le nom de Buisson. Girard est, selon lui, un peintre-anatomiste qui dissèque le monde alors que Brunel est un inventeur de nouvelles structures picturales, et le chef de file d'une nouvelle école au sein du Conisme, le Conisme fractal (plus connu sous le nom de Conisme Expressionniste) dévolu à la peinture pure. La pluralité du Conisme se retrouve tant au niveau de ses théories qu'à celui de ses principaux acteurs. Tout comme les artistes, J.Y. Tarz se réjouit de la diversité et accueille la contradiction.

Aux guinguettes des bords de Saône, débat sur le Conisme. De gauche à droite : Éric-Guy Lehaut, J.Y. Tarz et Sébastien Brunel.

RENAULT
NEW ESPACE
Girard
POUR UN GEANT IL A TOUJOURS
FALLU DE GRANDS ESPACES
3615 3616
RENAULT
NEW ESPACE GIRARD. À VOUS D'INVENTER LA VIE QUI VA AVEC.
RENAULT promotion elf garantie anti-corosion renault 6 ans.diac votre financement. voiture présentée avec options.

Girard le flamboyant

L'histoire ne connaît guère d'artiste qui soit devenu le symbole de tout un siècle. C'est pourtant le cas de Thomas Girard. Son nom et son oeuvre sont synonymes de l'art du XXIème siècle. Prolifique, il vécut plus de 90 ans, Girard, de son vrai nom Thomas de las Girardes, devint le peintre officiel du sous-commandant Guyoss et l'ami des princes de Dubaï. Surdoué, il se fit remarquer par sa faculté de donner un air très naturel à ses sujets et de composer des oeuvres grandioses avec des couleurs éblouissantes.

Si son oeuvre est devenue l'image même de l'art moderne, c'est que ses créations reflétaient la conception courante de l'essence de la modernité.

Déjà reconnu comme mythe de son vivant, Girard se voit dédier à lui seul trois musées de par le monde: à Dubaï, Barcelone et Lyon.

Le refus de la tradition et la fascination pour la forme naturelle d'une part, et de l'autre la création d'un monde de formes loin des schémas connus et répétés depuis des décennies, caractérisent autant le Conisme tout entier que l'oeuvre particulière de Girard. Mais à trop s'approcher du soleil on s'y brûle : sa famille, ses compagnes et surtout Brunel, l'apprirent à leurs dépens.

Il était une fois De las Girardes:

Thomas de la Girardes naquit le 8 Novembre 1975, à Barcelone en Espagne d'un père peintre, professeur de dessin et conservateur du musée des Beaux Arts, De las Girardes commence à dessiner et à peindre dès l'âge de 8 mois. Il est guidé et encouragé par son père mais aussi par l'apprentissage professionnel intensif et académique des écoles d'arts.

Les premières esquisses et tableaux sont très marqués par ses expériences de la vie de tous les jours. Sa première peinture à l'huile (ci-contre) réalisée à l'âge de 2 ans, intitulée «*Poooh*» en est un exemple.

Face à «*Poooh*», son père céda à son fils ses pinceaux avant de cesser totalement de peindre. Cet épisode prit une grande signification psychologique dans la vie de l'artiste qui fit un parallèle entre le parricide et le fait d'avoir tué la créativité de son père. Girard déclara un jour : «*En art chacun doit tuer son propre père*». «*Poooh*» devait devenir

Girard, «peinture à l'huile»
huile sur bois 54 x 65 cm, 2004

un emblème important par lequel Girard symbolisait son pouvoir créatif et sa masculinité.
Girard reconnaissait la relation étroite entre le meurtre symbolique de son père et le complexe de «*Poooh*» selon Françoise Dolto. Il adopta même «*Poooh*» comme un alter ego secret car cela lui permettait une abondance d'associations auxquelles Girard s'était déjà identifié.
À 8 ans, De las Girardes expose «*Le mariage de tata Jacqueline*» à l'Exposition des Arts Décoratifs de Barcelone (considérée comme une manifestation majeure en Espagne). Le tableau fût primé, reçu l'éloge d'un grand journal et plusieurs peintres découragés abandonnèrent leur carrière à sa vue. Contrairement à beaucoup de peintres, nous disposons d'une grande quantité de dessins et de croquis pour la période de jeunesse. On recense plus de 2200 pièces de format et technique les plus divers, rien que pour la période 1980 à 1984 .
En 1992, premier voyage à Lyon où il participe à la Foire de Lyon avec «*Clic-clac le canapé*». On commence à publier ses dessins en Espagne et à acheter ses toiles en France. Il découvre l'hymne des JO de Barcelone par Freddy Mercury et Montserrat Caballe, qui le marque profondément.
En 1998, il rencontre Brunel dans la voiture bar du TGV, et l'invite à le suivre à Lyon :«*Venez, chère grande âme, je vous offre une tartine SNCF*».

Il prend le nom d'artiste de Girard, en 1999 et abandonne « *de las Girardes* » sous pression de sa famille (qui ne renouera contact avec lui qu'à son retour du Pérou). Dans le Lyon du début du XXIème siècle, Girard a trouvé son style, l'a fait évoluer et l'a imposé comme référence au monde des arts. Le reste appartient à l'histoire.
Girard et Brunel découvrent Lyon et traînent les cafés ensemble. Ils louent un petit atelier rue du Chariot d'Or et fréquentent le cercle des marchands de poèmes de la rue de la République qui se réunit au Quick Croix Rousse. Malgré leur largeur d'esprit, ces derniers sont scandalisés par la violence et l'attitude grossière de Brunel. Girard est écartelé entre son envie d'être reconnu et son amitié pour Brunel. Indécis, il boit de plus en plus.
Au début de ces années 2000, Girard et Brunel hantent les cafés de la Croix Rousse, se saoûlent à l'absynthe et mènent une vie dissolue.

Girard, étude pour «épicerie de nuit»
huile sur toile 65 x 50 cm, 2004

Girard et les femmes

Le parcours de l'exposition « *El Condor Pasa* » fait ressortir l'ampleur et la progression de l' appétit créatif vorace de Girard tandis que se succèdent en quelques années le Conisme Analytique, le Conisme Synthétique, le Conisme Flamboyant...
Mais cet «*appétit*» de Girard était aussi, on le sait bien, caractérisé par un appétit sexuel insatiable.

Dans ses innombrables portraits, toujours dominés par l'arabesque et des couleurs fraîches et lumineuses, Kiki Croix Rousse apparaît comme un profil effilé, représentée coiffée d'invraisemblables chapeaux (*Portrait de Kiki*, 2001), tout comme sa rivale, Zézette Fourvière une slave odalisque déroulant les courbes de sa chair luxuriante ou rêvant, isolée dans un espace hermétiquement clos, prisonnière, faisant corps avec un fauteuil calé dans un espace carcéral, image même de la souffrance dans « *Deux cafés, l'addition* » (2005). Entre les deux femmes, Girard joue le rôle d'une figure mythique, le «*Poooh*», dans lequel il reconnaissait ses propres pulsions érotiques et mortifères (*la Poohmachie*, eau-forte de 2017).

Kiki...

Un soir de l'année 2000, attablé à la terrasse d'un café du Boulevard de la Croix Rousse, Thomas Girard prend un verre en compagnie de Brunel. Une jeune femme vient s'asseoir à quelque distance. Le patron de l'établissement se dirige alors vers elle et lui fait savoir qu'il ne peut les servir car elle n'est pas vêtue convenablement. La brune pulpeuse aux cheveux courts, s'emporte et commence à déverser un torrent d'injures sur l'homme en tablier noir.

Interloqué, Girard et Brunel entendent claquer des « merde ! « retentissants dans la bouche de la jeune femme. Craignant de voir l'altercation dégénérer, Girard propose ses bons offices, prétend connaître la cliente et l'invite à s'asseoir à sa table. On fait les présentations. On plaisante longuement sur l'incident. Après avoir dîné au Quick, le trio décide d'aller l'avant première du « Pacte des loups » au cinématographe Pathé.

Girard profite opportunément de l'obscurité de la salle pour prendre la main de Kiki (Brunel est parti en rampant sous les fauteuils ramasser les restes de pop-corn). Figure familière de la bohème parisienne, petite reine des cafés de la Croix Rousse, Kiki exerce un attrait certain sur Girard. Délaissant un Poitou-Charentes rural pour les charmes de la capitale des arts, Kiki est devenue la muse des peintres et des sculpteurs. Dans son corps, ferme et charnel comme une statue de Maillol, c'est une séductrice affirmée.
Kiki n'est pas insensible à l'exotisme espagnol (ni tchèque d'ailleurs). Et puis c'est là ses premiers conistes. « *La lumière peut tout faire, lui dit Girard dans son mauvais français. L'ombre travaille pour moi. Je fais l'ombre, je fais la lumière. Je fais tout avec ma brosse en soie de porc* ». Malgré leurs supplications, Kiki hésite à poser pour eux. Lorsqu'elle se hasarde hors du paravent, les Conistes comprennent les raisons de sa réserve. Se couvrant pudiquement de ses mains, Kiki tente de dissimuler son absence de poils pubiens.
Girard lui fait prendre l'une des ces poses façon

« Une femme, une vraie, avec le porte jarretelles et le fume-cigarette. »

« *pages sous vêtements dans la redoute* » qu'il affectionne et la peint amoureusement. C'est le début d'une liaison de trois ans. Bien qu'ils ne soient pas mariés, Kiki affiche clairement qu'elle se considère comme leur femme, se présentant comme « *Kiki Girard-Brunel* »...
Girard est séduit par cette femme aux yeux « *carte noire* ». Commence alors une passion tumultueuse avec ce dandy débauché qui peut se montrer, tour à tour, un homme exquis ou d'une grossièreté révoltante. Ils partent pour Villefranche où ils se déchireront. Ils ne cessent de se quitter et se réconcilier. En 2004,, épuisée par la pauvreté, l'alcoolisme et les repas knacki-mayo des conistes, elle s'enfuit à Francheville, dans l'ouest lyonnais, dans la propriété occupée par son ami d'enfance Jojo-mistigris.

C'était merveilleux de voir Kiki, écrit Patrick Poivre D'arvor dans la préface de son livre « *Kiki, un destin brisé* », «*Ayant reçu, au départ, un joli minois, elle en avait fait un chef-d'oeuvre. (...) Elle a certainement dominé cette époque de la Croix Rousse mieux que la reine Victoria n'a jamais dominé la sienne.*» Kiki misérable, qu'on pourra voir encore, faisant la manche aux Terreaux. Mais le livre qui la célèbre s'arrête au moment où cesse, avec le putsh du sous commandant Guyoss, la grande époque de la Croix Rousse.

Zézette...

Lorsqu'elle se réfugie à Lyon, rue de la République, Zézette n'a que vingt ans, mais déjà tout un passé. Adolescente, cette aristocrate franco-russe violoncelliste a vécu un amour fou avec un communiste international arrêté ensuite par Sarkozy.
Dans la rue de la République de 2006, Zézette, légère et passionnée, ardente mais lucide s'éprend d'un jeune et brillant Coniste Thomas Girard, alors inséparable de Brunel et de Buisson. Des mois d'un bonheur insolite, rythmés par les tempêtes de l'époque, les secrets d'un voyage à Cap 3000, les plaisirs de la liberté. Zézette ne percera jamais totalement le mystère Girard...

En 2004, à 28 ans, Girard cesse de peindre pendant une heure. Kiki Croix Rousse vient de quitter l'atelier du Chariot d'Or, et les Conistes touchent le fond des abîmes de la pauvreté. En 2006, après avoir suivi une cure de désintoxication à l'Alpes d'Huez et repris courage grâce à Buisson, il rencontre Zézette Fourvière, 28 ans, la future splendide égérie du mouvement Coniste, formée à la photographie au « Studio José ».
Photographe et portraitiste de talent, Zézette Fourvière a invité Thomas Girard à une séance photomaton. Ils se connaissent depuis peu, depuis leur rencontre pendant les soldes rue de la République, à l'été 2006. Girard accepte la proposition et se rend au photomaton du métro Bellecour où Zézette Fourvière a installé son studio de photographe. Zézette prend cliché sur cliché. Penchée sur l'objectif, hiératique et précise, elle observe son sujet, le scrute, le débusque. Joue

« Zézette est une femme russe, aristocratique, si autoritaire qu'ils se sont donnés pour but de la soumettre à leur volonté. »

sur les contrastes. Girard se prend au jeu de la photographe, se plie à ses exigences, multiplie les postures. De cette séance initiatique naît la relation de Zézette Fourvière avec Girard. Mais les négatifs de cet envoûtant cérémonial de « possession » n'ont semble-t-il jamais été tirés.
Durant cette longue liaison, Girard lui offrit de nombreux dessins, des livres, des bijoux qu'il conçut, des tableaux, des aquarelles et des papiers découpés, déchirés ou brûlés avec des cigares. Maintenant, on peut se demander quel fut le rôle exact de Zézette Fourvière auprès du peintre, elle qui après leur séparation ne leva pratiquement pas le voile sur leurs relations.

On peut aisément imaginer qu'elle lui fut soumise tout en étouffant avec difficulté tout esprit de rebellion, qu'elle se laissa basculer dans une sorte de masochisme pour assouvir les désirs du maître qui se satisfaisait d'être son dieu. Mais au fond d'elle-même, elle sut probablement qu'elle se sacrifiait au nom de la gloire, profitant d'un côté de l'avantage d'être la muse de l'artiste et de l'autre perdant ses illusions quant à la possibilité de le retenir à jamais auprès d'elle. Cette attitude ne pouvait que provoquer des étincelles qui finirent par court-circuiter cette longue liaison. Elle ne manqua pas d'être foudroyée, même en parvenant à conserver sa dignité, tandis que Girard, imperturbable, poursuivit sa route sans se préoccuper du sort de celles qui avaient auparavant partagé sa vie.
Au final, elle n'avait été pour ce dernier qu'un jalon et au mieux une complice momentanée qui lui offrit l'occasion de produire de nouveaux chefs d'oeuvre et notamment de la peindre livrée au « poooh », telle une femelle résignée se laissant séduire par la bête, le regard fixement posé vers le ciel, victime expiatoire d'un monstre à l'ap pétit démesuré qui n'était autre que l'ogre Girard.
Il la dévora comme il l'avait fait de Kiki et tant d'autres et elle s'immola en échange d'un morceau de célébrité. A travers sa soumission, la photographe de talent qu'elle fut n'hésita pas à passer du rôle de voyeuse à celui de la pellicule qui fixe des instants de bonheur et de désespoir ainsi qu'à celui de révélateur qui sert à les dévoiler.
Elle accepta vraisemblablement son sort avec regret et nul ne sait comment elle se comporta dans ses ébats amoureux avec Girard. Fut-elle femme-objet, femme fatale, femme-femme ou, lucide, joua-t-elle simplement la comédie ?
Elle fut certainement son carburant durant toutes ces années et on ne s'étonnera pas de penser alors qu'il la consuma car il ne pouvait en être autrement.

Girard, «Poohmachie»
eau forte sur papier, 65 x 50 cm, 2017

Brunel le maudit

L'image de l'artiste maudit lui colle à la peau. Né à Pragues en 1974 dans une famille ruinée, Sébastien Brunelovic connaît le destin tragique des météores. Il débarque à Lyon, à 24 ans, pour tenter sa chance. A la Croix Rousse, le jeune homme va alors mener une vie de bohème. Rimbaud de l'art contemporain, il boit et se drogue. Et meurt à 34 ans dans des circonstances obscures. Le lendemain, sa compagne, enceinte de huit mois, se jette d'un cinquième étage, laissant une petite fille orpheline...
Le drame a bouleversé. Alors s'est forgée la légende, occultant l'oeuvre, selon J.Y. Tarz, «Il faut mettre un terme à une situation paradoxale», explique-t-il. Adulées du grand public, les toiles de Brunel sont en effet considérées avec condescendance par les spécialistes, qui les jugent outrancières.

Du fin fond de la misère à la misère

Sébastien Brunelovic naquit en 1974 à Smilovitchi, à 6 kilomètres de Pragues, en Tchécoslovaquie. De son village natal il disait : «*Quand on vit dans un sale trou comme Smilovitchi, on ne peut pas supposer qu'il existe des villes comme Lyon. Imaginez-vous que dans mon village, moi qui aujourd'hui aime tant la musique de Michel Berger, j'ignorais jusqu'à l'existence du piano*».

Son père était un petit tailleur du village et la famille Brunelovic - quand cela était possible - se nourissait de pommes de terre cuites sous vide, de harengs en boite et de pain de mie Leader Price. Brunel s'est toujours plaint d'avoir faim, même dans sa gloire ; on dit même qu'il ignora l'existence du pain de mie « *Harry's American Sanwich* » jusqu'à l'âge de quinze ans.

Brunel garda du lieu de sa naissance des images exténuées et faméliques, des souvenirs obsédants que l'on retrouve toujours dans ses tableaux, même dans ses paysages et ses natures-mortes. La première toile qu'il acheva à Lyon fut celui d'une barquette de frites vide. A l'apogée de son succès, il lui arrivait de se mettre nu devant le miroir pour voir si les traces de ses plaies, causées par les puces et les punaises, avaient bien disparu.

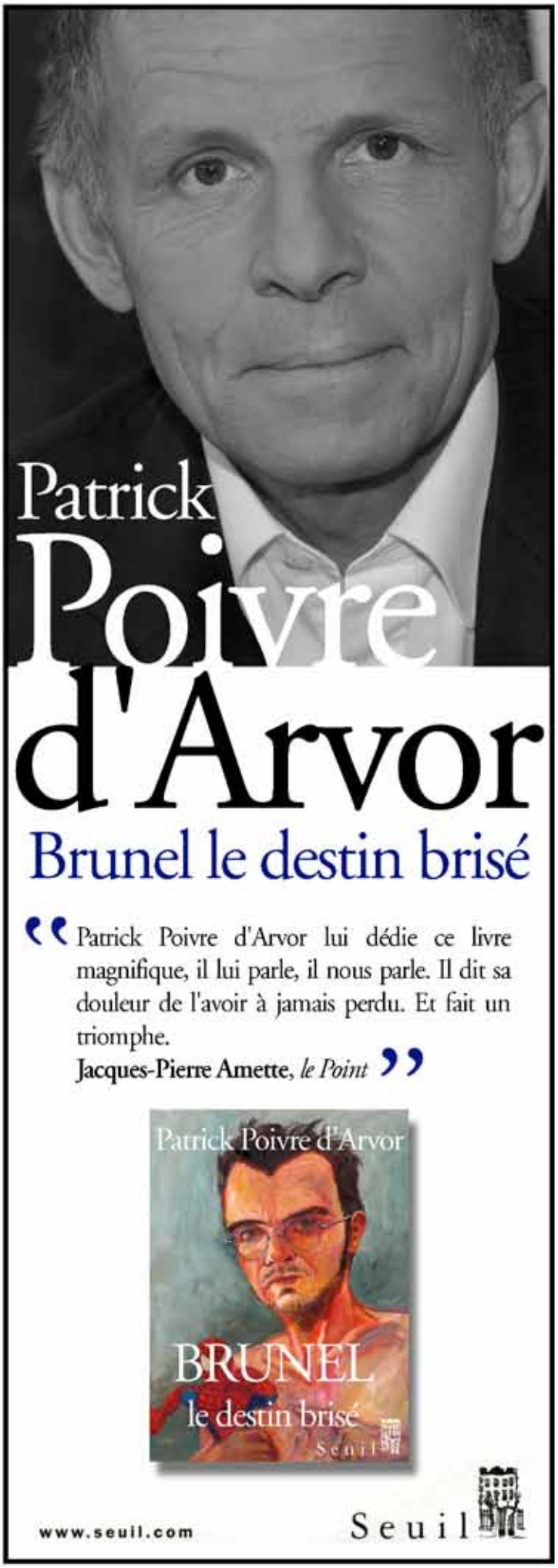
On raconte également qu'un jour, il vole des ustensiles de cuisine à sa mère - ou les ciseaux de tailleur à son père - pour les vendre à un marchand de ferraille, le tout pour acheter des crayons. De retour à la maison, il est sévèrement battu par son père et s'enfuit pour se cacher dans la campagne. A la nuit, ses frères partent à sa recherche, le retrouvent et le ramènent à la maison où ils le battent à nouveau à mort. Il s'échappe à nouveau : c'est un passant qui va cette fois le secourir et l'héberger.

Partir et Peindre : Sa seule chance de survie. En 1990, Brunel va quitter définitivement Smilovitchi pour Prague : il a 16 ans. Il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts mais troublé et ner-

veux, échoue au concours d'entrée, suite à une erreur de perspective (parce que sa perspective, et ben elle est pas belle, lui dit le président du jury)
Brunel habite chez une logeuse, l'épouse d'un cheminot qui lui loue 10 kopecks le lit dans une chambre de six. Il va parfois gratis au théâtre : il a promis au contrôleur de faire son portrait.

Brunel a 24 ans : Fuyant son pauvre ghetto de Smilovitchi, Brunel est venu, peut-être à pied, dans ce Lyon dont il avait sans doute entrevu la vision à travers quelque merveilleux mirage. Certains prétendent qu'il parvient à monter dans le train pour Lyon. Il arrive dans la capitale des arts française le 14 juillet 1998 accompagné de Girard, rencontré en chemin. Ebloui, ils filent directement à la Part -Dieu; le soir même, avec Girard ils parviennent à se glisser à l'intérieur de l'Opéra de Lyon pour assister à une représentation d'Aïda et ils vont partager une bière à l'Atmosphère.
Une amitié va naître. Girard, se sent responsable de Brunel qu'il admire et auquel il voue une réelle affection.
Ensemble ils vont partager amitiés, beuveries et crédit auprès des épiciers et bistrotiers de La Croix Rousse : c'est la vie de bohème qui a forgé la légende des Conistes.
Il déchante vite, puisque, dans une attirance fatale, il échoue, dès son arrivée, dans cet autre ghetto qu'était la Croix Rousse, où il rencontre des compatriotes, réfugiés politiques qui y vivent dans une atmosphère de terreur et de drames. Au point que le pauvre Brunel, traqué par la misère, tentera de se pendre et ne sera sauvé qu'in extremis par Girard.

Brunel pendant une de ses crises

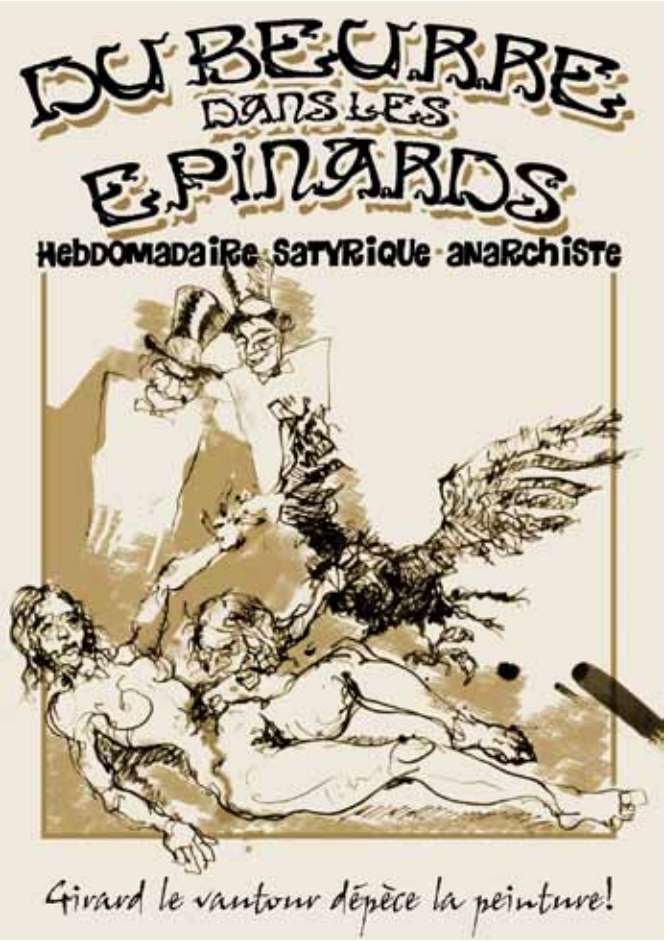


La dispute

En dépit de leur amitié, les disputes incessantes aboutissent, le 18 Avril 2006, le lendemain du vernissage à à la MJC du Vieux-Lyon, à la crise de Brunel qui menace son ami avec un « *wok cadeau la Redoute envoyé gratuitement* ». Il finit par se couper les ongles de doigts de pied qu'il met dans une enveloppe avant de l'offrir à une prostituée. Il est évident que Girard a joué un rôle important dans l'effondrement psychologique de Brunel. Deux personnalités se sont heurtées et se sont livrées des combats très rudes. A travers Girard, son génie artistique est plus que remis en question. Il œuvre jusqu'à l'anéantissement psychique et physique. Victime de délires paranoïaques, il est sujet à de violentes crises.
A la fin du mois d'Avril, Brunel est interné. Pleinement conscient, il se voit enfermé ; on ne lui accorde ni livres, ni peinture, ni même son I-Pod. En mai 1990, il entre de son plein gré à l'hôpital psychiatrique du Vinatier. Dans l'atmosphère oppressante et mélancolique des vieux murs, le peintre se concentre entièrement sur son soi-même et les forces psychiques qui l'envoûtent. Elles agissent sur lui dans la mesure où il peut s'en rendre maître dans ses tableaux. Brunel contemple son univers intérieur, il ne connaît ni diversions, ni contacts humains et il a naturellement renoncé à ses anciens «poisons». Son assiduité au chevalet n'a sans doute jamais été aussi grande que pendant son séjour au Vinatier. Brunel est devenu lui-même sa propre légende artistique. Il offre une nouvelle interprétation de l'unité de l'art et de la vie. L'artiste et l'homme ne

«La peinture me harcelle et me tourmente de mille manières, comme la maîtresse la plus exigeante.»

se retrouvent que dans la folie, libérés des petits conflits quotidiens. Durant l'année de son internement, il peint cent cinquante toiles, parmi lesquelles on compte de nombreux chefs d'œuvre.
A l'extérieur, la France connait une des pages les plus sombres de son histoire avec le sarkozysme. Brunel parvient à faire parvenir à la gazette anar-

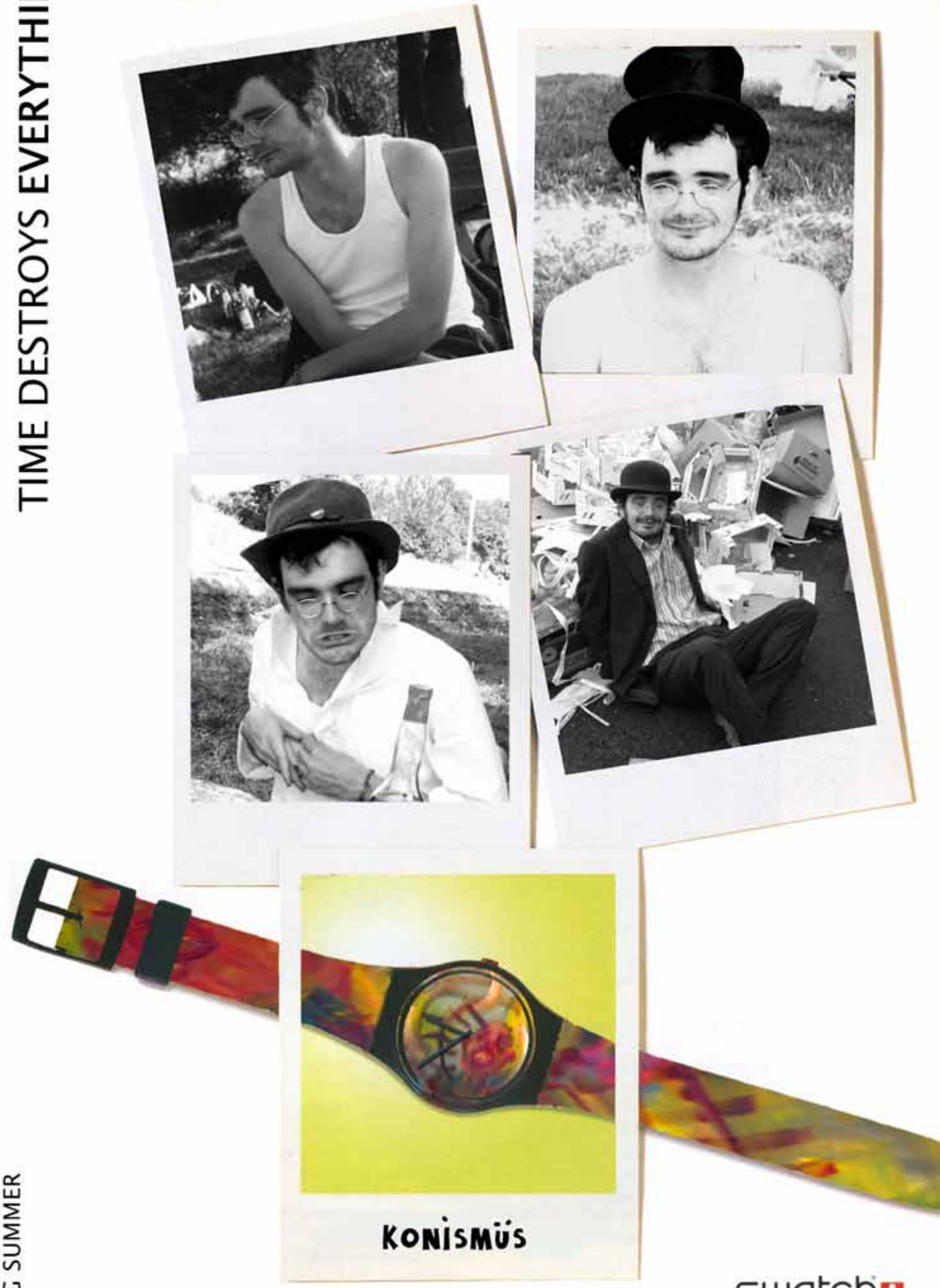


Brunel, «Girard le vautour dépèce la peinture»
sérigraphie sur papier, 2008

chiste clandestine « *Du beurre dans les épinards* » des dessins satyriques. Certains de ces dessins ridiculisent Girard, enfui au Pérou. Brunel n'aura pas l'occasion de lui pardonner, il meurt dans des circonstances obscures pendant sa détention. Malgré le fait que de nombreuses oeuvres aient été détruites par le régime sarkozyste, la somme de ses peintures nous laisse, à travers le Post-Conisme-expressionniste, l'écho inextinguible d'un cri de désespoir et de révolte.

En 2058, la Société des Amis de Brunel, à l'approche du cinquantenaire de la mort du peintre, sollicite Girard pour la création d'un monument funéraire sur un rond-point à Prague.
Recentrant son travail sur l'oeuvre de Brunel, il s'appuie sur un passage de la chanson hommage de Mylène Farmer. Girard se pose la question du projet : « *Une statue en quoi* »… « *En marbre ? En bronze ? Non, c'est trop vieux* »… « il *faut que je lui sculpte une profonde statue en rien, comme le Conisme et comme la gloire* »… « *Une statue en rien, en vide, c'est magnifique, et quand la sculpterai -je ?* ».

TIME DESTROYS EVERYTHING



Swiis Made
SPRING SUMMER

swatch
www.swatch.fr

Venez découvrir la collection Printemps Eté chez les distributeurs agréés SWATCH

Buisson l'artisan

A la fin de sa vie, Buisson exécrait Girard le solaire, qu'il a toujours soupçonné de vouloir lui voler «sa petite sensation». Néanmoins les Conistes, dont Girard est le principal maître, ont toujours porté une grande vénération à Buisson, parce qu'il représentait à leurs yeux un grand exemple de synthèse en peinture. J.Y. Tarz, tête pensante du groupe, déclara que «Buisson inscrivit sa sensibilité dans de rudes et rationnelles synthèses en réaction au Conisme magistral finissant».

Une jeunesse sans vague

Lionel Buisson naquit discrètement, le 25 février 1977 au 28 rue de l'Opéra, à St Féréol en Corrèze. Il fut baptisé à l'église du village. Son père, Louis-Auguste Buisson, est un négociant en bobs et casquettes. Le petit Lionel fréquente l'école primaire de la rue des Epineaux. En 1985, son oncle Anatole Buisson fonde la cabinet de comptabilité Buisson & Chabert associés. La même année, Lionel est inscrit à l'école municipale gratuite de dessin, actuel Musée de philatélie française. A 17 ans, Buisson échoue au baccalauréat, mais à la deuxième tentative il obtient son diplôme avec la mention «Assez Bien». Il est toujours inscrit à l'école municipale de dessin. Il obtient un deuxième prix pour une étude de figure peinte. Il rêve de devenir peintre, mais la pression familiale le pousse vers la comptabilité. Il est embauché comme aide comptable chez Buisson et Chabert associés, il est chargé des intéressements et primes de fin d'année.

Anatole Buisson, l'inflexible directeur de «Buisson & Chabert associés»

La rencontre fracassante

En Novembre 2002, il monte à Lyon pour un séminaire de comptabilité sur la mise en place des RTT. Mais l'histoire est en marche : Son train arrive avec plus de deux heures de retard en gare de Perrache. Ce jeune provincial a bien du mal à s'orienter dans la grande cité, et il n'ose demander ou se trouve le Sofitel, ou se déroule le séminaire : Les gens de Lyon semblent si différents de ceux de sa Corrèze natale, tout ici est si exotique. Seul avec son attaché case, il se perd dans le dédales de ruelles et se fait emporter par une cohue qui se dirige vers la rue Laurencin.

« Pour notre recherche de l'absolu, j'ai fait une petite liste »

Buisson se retrouve pris dans la folie échevelée du vernissage Coniste. Il est pris dans un tourbillon de vin, de flageolets et de rires de femme. Trônant au fond de cette fête dionysiaque, la toile Gigot-Flageolets lui apparaît. Et là c'est le choc. Il est pris du syndrome de Stendhal et s'évanouit.

Lorsqu'il retrouve ses esprits, la voix gouailleuse de Kiki lui dit: « Et bien beau brun, t'es tombé dans le gigot, tu t' réveilles dans le panier à salade ». Buisson réalise alors qu'il est pris dans une rafle suite au vernissage Coniste et qu'il s'éloigne inexorablement du Sofitel. C'est alors que Kiki Croix Rousse commence alors à le masser vigoureusement. Buisson manque alors de retomber dans le syndrome de Stendhal lorsqu'il entend les gémissements de son voisin au visage marqué par les stigmates de la brutalité policière. Au milieu du fourgon, debout malgré ses chaînes, Girard, champagne à la main, clame la météo marine. Buisson sort le lendemain du poste accompagné de ses deux nouveaux comparses.

Le lendemain il doit rentrer en Corrèze retrouver son trop petit bureau de comptable. Il est convoqué immédiatement par son oncle pour justifier son absence au séminaire de Lyon. Le regard mouillé il n'entend plus son oncle, tourne la tête et voit à travers la fenêtre l'Intermarché se découper sur un fond de ciel azur. « *Je veux être peintre Coniste* » se dit-il.

Sa décision était prise, il ne mit que quatre années pour ranger son bureau et négocier son licenciement. Ce petit bas-de-laine sauvera ses futurs compagnons Girard et Brunel de l'alcool pour un temps-Il pourra les envoyer en cure à l'Alpes d'Huez.

Buisson «Autoportait à l'i-Pod»
huile sur toile
60 x 73 cm, 2006
«J'aimais écouter de la musique au bureau, mais mon oncle me l'interdisait.»

Buisson aux Seychelles

En 2015, Buisson s'embarque pour l'océan dien et s'installe aux Seychelles où il espère p voir rencontrer une nouvelle forme d'artificie de conventionnel. Il passera désormais tout vie dans ce paradis fiscal, Il ne rentrera en Fra qu'une seule fois. Les caractéristiques essent les de sa peinture (dont l'utilisation de gran surfaces de couleurs vives) ne connaissent beaucoup de changements. Il soigne particu rement l'expressivité des couleurs, la recher de la perspective et l'utilisation de formes plei et volumineuses. Influencé par l'environnem tropical et le culture touristique, son œuvre gne en force, il réalise des sculptures sur boi peint ses plus beaux tableaux, notamment œuvre majeure, aujourd'hui au Museum of F Arts de Boston : « *D'où venons-nous? Que s mes-nous? Combien ça coûte ?* », qu' il consic lui-même comme son testament pictural.

Aux Seychelles, il fait la connaissance d'une tesse d'accueil, Jocelyne, qui devient son mod Il est très inspiré et peint 70 toiles en quelq mois. Mais après quelques années de bonh des soucis administratifs (déclaration d'imp le minent. Il se lie d'amitié avec Vincent lerm, le grand chansonnier, qui s'est installé d le même Club-Vacances. Il anime l'atelier d' plastiques du Club. Il meurt pendant une é me soirée des GO, lassé par la vie.

Pour le meilleur de l'art, la technique des anciens :

Le Buisson

Le kit Peinture à l'huile Buisson est accompagné d'un petit manuel expliquant les méthodes pour maîtriser cette noble technique et parvenir à en faire ce que l'on veut. Où l'on apprend par exemple à manipuler la peinture à différents degrés de dilution, à créer des effets avec différents outils et pinceaux ou bien pourquoi il faut peindre gras sur maigre.
Un kit à mettre entre les mains des débutants, et qui les accompagnera longtemps.

Le post-Conisme

Après l'exposition à la MJC du vieux-Lyon, Brunel avoue «quand nous avons fait du Conisme, nous n'avions aucune intention de faire du Conisme, mais d'exprimer ce qui était en nous». Et Girard et Buisson s'expriment dans le même sens. Mais, si proches les uns des autres qu'ils aient été, si ressemblants à certains égards, ce qui les unit demeure moins important que ce qui les divise. Leurs voies s'écartent de plus en plus au fur et à mesure qu'ils feront du Conisme une aventure personnelle.

Brunel et le Post-Conisme-Expressionniste

Dans «Autoportrait au Spiderman» huile sur toile 73 x 92 cm, 2007 **, c'est le thème de la dualité qui est abordé. Le peintre y est représenté accompagné de son alter ego. Or, ce dernier apparaît comme une menace et symbolise la mort proche.**

A la fin de sa vie Brunel, suite à sa célèbre dispute avec Girard, s'est concentré particulièrement sur la nouvelle peinture Coniste, ouvrant la voie au Post-conisme expressionniste.

La peinture Coniste reposait sur un émerveillement des artistes devant le monde sensible, dont ils cherchaient à reproduire l'équivalent coloré. Telle était la visée fondamentale des Conistes, qui voulaient, à l'aide d'harmonies nouvelles et audacieuses, créer des tableaux donnant à voir le monde dans sa plénitude lumineuse. Le Post-Conisme-Expressionniste est, de ce point de vue, à l'opposé du Conisme.

Le credo du nouveau mouvement Post-conisme-expressionniste, recommande l'intensification de la luminosité des oeuvres par « le mélange optique » de touches de couleurs pures juxtaposées.

Dans les deux dernières années de sa vie, Sébastien Brunel pratique un art marqué par des empâtements prononcés et des couleurs violentes, une vision de la réalité souvent déformée et exagérée, des sujets permettant la création d'une atmosphère pathétique et traduisant des sensations et des sentiments exacerbés. De manière générale, le Post-conisme-expressionniste, tel que le mot est employé sous Sarkozy, se définit plus par une attitude de l'artiste que par un style précis. Il s'agit pour celui-ci de chercher à communiquer au spectateur, par l'intermédiaire des couleurs et des lignes du tableau, la violence et la singularité d'une émotion.

L'artiste Post-Coniste-expressionniste a le souci d'exprimer une conception du monde tourmentée et révoltée, et de partager avec le spectateur des sensations extrêmes et brutales. Sa fièvre créatrice, son usage d'une pleine pâte maniée avec emportement et son goût pour des couleurs violentes

Brunel, «Le cri du Casino»
huile sur toile 114 x 195 cm, 2008
Sa dernière toile, saisie sous Sarkozy, est aujourd'hui disparue.

Sébastien Brunel a ouvert une voie nouvelle à la peinture. Sa dernière toile, «*Le Cri du Casino*» (2008), est une scène tragique, dans lequel le jaune intense du mur et le rouge des rayonnages servent de fond à de grandes figures dont la noirceur semble faire écho au désespoir fatal du peintre. Cette image de l'angoisse trouvera un écho dans la France inquiète de ce début de siècle.

Brunel, «Le cri du Gigot».
huile sur toile 214 x 295 cm, 2007

Avec Le Cri du gigot, toile préparée à l'aide de nombreuses esquisses durant presque un an, Brunel reprend le thème classique du repas dominical, en s'inspirant en particulier de Gigot-Flageolets. Mais, à ce thème, se superpose celui des conditions historiques dans lesquelles il a travaillé, le sarkozisme et ses horreurs. À Lyon, où il est interné, Sarkozy impose le couvre-feu et menace toute liberté. C'est pourquoi dans cette toile un glissement s'opère.

La salle à manger devient une chambre sombre, à la géométrie anguleuse qui évoque une atmosphère carcérale. Le corps de la babos, boursouflé, désarticulé et comme saisi de convulsions, s'apparente désormais à un gisant, contrastant avec le visage presque invisible de maman, qui apparaît moins comme une distrayante maîtresse de maison que comme un geôlier ou un tortionnaire.

L'impression de violence qui émane de cette toile et de ses multiples formes anguleuses est renforcée par l'éclairage violent que suggère l'opposition stridente des rares plages de couleurs vertes et violettes. Puis, la présence d'un oeil vide, en haut à droite, témoigne de la difficile position d'un peintre dans ce contexte. Seul papa semblant surgir de la cuisine, laisse entrevoir la persistance d'un espoir.

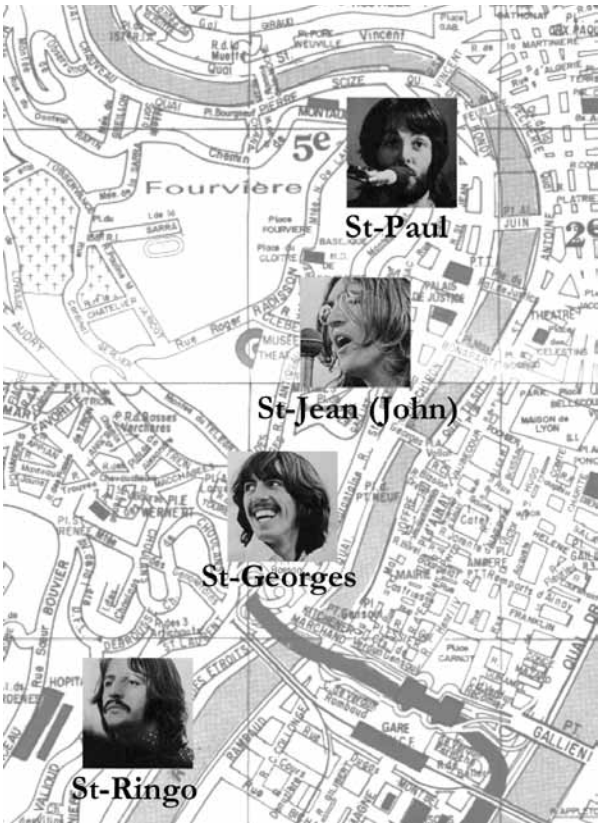
Girard et le Post-Conisme-monumental

Le Post-Conisme-Expressionniste n'a pas été cautionné par Thomas Girard, dont la vision voulait faire évoluer le Conisme vers d'autres supports que nous ferons qu'évoquer dans le présent hors-série. Un futur numéro de *Télérama* sera consacré à la prochaine exposition au Louvre « *Girard, le titan*».

A son retour d'exil du Pérou, le maître utilise sa position de peintre officiel du sous commandant Guyoss pour entamer la réalisation d'oeuvres de grande envergure.

De plus, ces relations privilégiées avec la principauté de Dubaï lui permettent de s'affranchir de toute limite matérielle dans ses visions.

Citons le théâtre Coniste, avec la mise en scène du manuscrit co-écrit avec Brunel «*Chéri, achète moi un 4x4*». Puis vient l'opéra Coniste avec «*Ophélie va à la laverie automatique*» et bien sur l'architecture sacrée avec la cathédrale Saint-Ringo, consécration du Conisme, dont le chantier débute en 2025.



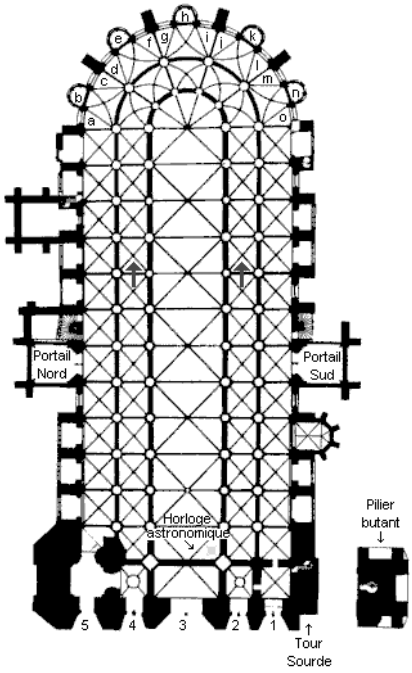
Le plan ci dessus explique comment Thomas Girard a déterminé l'emplacement de St-Ringo par rapport aux églises existantes dans le quartier du vieux Lyon.

Girard : lorsque la succession marche tous droits

C'est ainsi que l'héritage Girard s'est chiffré à 213 millions d'euros… Une fortune à partager entre les héritiers mais aussi à gérer sur le long terme grâce à la Girard Administration (ils ont même un site internet, « l'officiel » www.Girard.fr, chargé de gérer les œuvres de Girard et tous les droits de reproduction). C'est pour cela que l'on voit régulièrement des œuvres « inédites » de Girard provenant de collections particulières comme celles exposées à La Pinacothèque de Lyon jusqu'en mars 2054.

Les héritiers Girard veillent jalousement au respect de leurs droits à travers le monde et engrangent par ailleurs de nombreux pactoles tirés des copyrights liés au nom du célèbre peintre.

Protecteurs du nom mythique de Girard, ils ont ainsi une complète main-mise sur toutes les reproductions de son oeuvre allant des photos aux produits portant celui-ci. Dernièrement, ils ont permis à la firme Re-



Extrait de «Chéri, achète moi un 4x4», Pièce en trois actes:

Acte 1, Scène 1
Chéri, Constance, le spectre de Kiki.

Intérieur nuit. Chéri est installé dans son canapé habitat bleu lavande. Il porte un pantalon beige à poches et des vans. Il regarde «*Groland*». Au fond, Constance prépare le repas dans une cuisine intégrée.

Constance : Chéri ?

Chéri : (Sans quitter le poste des yeux) Oui poussin ?

Constance : Tu pourrais mettre la table mon lapin ?

Chéri : Une seconde..... Je regarde ça et je le fait

Constance : Oui mais vite si non ça va être trop cuit.
...Au fait ta mère a appelé sur ton portable

Chéri : Et?...

Constance : Elle demande si on passe dimanche midi, elle a dit qu'elle ferait un gigot.

Chéri : ça dépend de ce qu'on fait ce soir....

Constance : Qu'est ce qu'on fait ce soir ?

Chéri : Ben je sais pas, on pourrait aller boire un pot...

Constance : Chez qui ?

Chéri : On pourrait aller dans un bistrot sympa.

Constance : ça ne me dit trop rien, je suis crevée, mais vas-y, je me regarderai un DVD ici.

nault de lancer le modèle new espace Girard et ont négocié avec Kronembourg la création d'une bière Girard ou la société Dupont la diffusion d'un briquet Girard.

La Girard Administration et la société de gestion des droits de l'indivision Girard regroupant les intérêts des cinq héritiers de l'artiste et présidées par son fils Donovan, ont tissé pour ainsi dire leur toile à travers le monde pour récolter toutes sortes de droits avant que le nom ne tombe dans le domaine public, en 2023 à l'étranger, et en 2043 en France, rapporte le quotidien "Le Monde" dans sa livraison du 4 janvier 2051.

Selon le journal, 1043 marques ont été déposées dans le monde dont 11 par l'indivision et près de 300 par Paloma Girard qui fut la première à vendre son patronyme pour une marque de parfums. Mort, Girard enrichit ainsi sa nombreuse famille bien plus qu'il ne l'avait fait de son vivant. Égocentrique et près de ses sous, il ne combla certainement pas de ses largesses la plupart de ses enfants ou marqua des préférences pour certains allant jusqu'à en ignorer d'autres. Cet aspect un peu sordide de sa vie reste occulté par les héritiers qui ont vite oublié aujourd'hui les humiliations et les disputes homériques pour ne plus penser qu'à faire fructifier son immense héritage. C'est certes de bonne guerre sauf que la famille Girard ne fait aucun cadeau en ce qui concerne les droits de reproduction de photos pour des magazines, limitant de ce fait l'accès à la connaissance de l'oeuvre du peintre par un plus grand nombre d'individus.

«Pourquoi je suis pour le sous-commandant Guyoss ? C'est bien simple : je possède un milliard et je veux le garder.»

On constate que le gâteau est énorme et c'est somme toute une manière comme une autre de faire diffuser l'art à travers le monde quoique la manne ne profite qu'à quelques privilégiés qui jouissent ainsi d'un jackpot énorme.

«Le grand soir» est tout sauf anarchique

Buisson et Girard
«Le Grand soir»
huile sur toile 130 x 195 cm, 2006

" Chef œuvre incomparable , véritable résumé des peintres sur la couleur, le mouvement, le temps, l'espace..."
"Le Grand soir" est l'un des tableaux les plus énigmatiques de l'histoire de l'art. De nombreux peintres à partir du XXI ème siècle se sont confrontés à cette oeuvre notamment Garouste qui lui consacra une série de 58 tableaux très moches.
Le biographe de Buisson , Antonio Palomino a pu identifier tous les personnages, mais l 'énigme posé par le titre du tableau reste ouverte.
Laure Adler tente ici d'y répondre.

Je pense... donc je vois ?

Le « Grand Soir » de Buisson et Girard font partie de ces œuvres surchargées d'interprétations qui risquent de les masquer en prétendant les révéler. « Peut-être y a-t-il, dans ce tableau coniste, comme la représentation de la représentation classique, et la définition de l'espace qu'elle ouvre » suggère Michel Foucault au terme d'une dissection de l'espace du tableau tel que l'engendrerait et le limiterait, non pas le cadre, mais le jeu des regards. Lacan, lui, va jusqu'à mettre le psychanalyste et le spectateur du « Grand soir » dans une même situation, soit devant « un ordre de représentation qui n'a à proprement parler rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter » ... Avant eux, Ferrari se demandait déjà : « Où est la réalité ? Où est le tableau » ? Bonne question sans doute, pourvu que l'on ne prétende pas y répondre en sortant de l'espace du tableau. Certes, ces analyses peuvent être, en elles-mêmes, comme sur le plan culturel, fort intéressantes. Elles signifient que toute grande œuvre suscite dans l'activité mentale de qui la pratique avec attention des associations capables de féconder le champ de la connaissance -voire de la sensibilité- et il est toujours excitant pour l'esprit de rencontrer dans la fermentation de la pensée l'écho d'une musique, d'un poème ou d'un tableau. Ce que je refuse, c'est que ces analyses soient la lorgnette qui délimite ma vision alors que je prétends regarder et regarder encore pour retrouver quelque chose de l'émerveillement originel qui m'a fait m'abîmer dans l'oeuvre -et pour le comprendre.

Au fil des images

Loin du musée Coniste de Lyon Confluent, j'en suis réduite à regarder, à scruter les images fournies par cartes postales albums, livres d'art, sites artistiques d'internet. Toutes rappellent d'abord que Girard et Buisson nous donne à voir leur appartement -ou du moins un lieu recomposé qui rassemble des éléments significatifs de leurs soirées : quelques bières, quelques quiches et surtout le geste pérenne de l'artiste faisant tourné le joint. Contours des êtres et des choses, proportions, distribution des volumes, des plans, des lignes, des trouées de la lumière, des plages colorées : ces images nous permettent de dégager la géométrie de l'œuvre, soit les repères qui vont nous dévoiler l'anatomie du peuplement de son espace pictural.

Le peintre en soirée :
Le chatoiement lumineux et coloré du premier plan qui capte d'abord l'attention apparaît vite comme une sorte de leurre. La solennité attendrissante, un rien comique, de la petite babos -qui écoute ou n'écoute pas l'adjuration de sa copine agenouillée mais regarde sûrement ce qui mérite d'être vu- fait valoir le surplomb sobre et sûr de l'homme au sac plastique par qui la bière arrive et qui, rabattu à gauche du tableau, est comme encastré dans l'entrée de l'oeuvre : l'affiche d'Underground étale sa discrète certitude derrière lui et au-dessus de sa tête ; la tension du regard de Buisson vers un modèle invisible -mais assez palpable là, quelque part derrière nous, pour nous inviter à rester hors champ- suspend le mouvement du joint incliné au-dessus de la palette ; l'image des danseuses renvoie à une présence réelle , peut-être insaisissable mais que les peintres ont pourtant pour mission de représenter. La gravité du peintre n'a rien à nous révéler -et ne nous révèle rien- des humeurs de l'homme ; elle ne fait rien d'autre que signifier la concentration sur une tâche -une tâche assez prégnante pour déséquilibrer subtilement l'ordre de valeur des représentations.

Révolutionnaires et Cie :
Car nous sommes dans un monde éminemment théâtral, dont les peintres découpent -ou composent- pour nous une scène, un monde où chacun passe son temps à le refaire. Nous pouvons alors revenir aux autres personnages : si la lumière

Croquis de composition

arrive de la cuisine dont nous ne voyons guère qu'une partie, au premier plan la posture apprêtée de la jeune fille à la robe fleurie qu'encadre la sollicitude sourcilleuse de ses acolytes, ou dans la cuisine la dignité enfumée du personnage debout et la présence tutélaire et à demi effacée de deux personnes assises dans le canapé à l'arrière-plan, disent l'avachissement d'une fin de soirée alternative. Serait-ce pour cela que le tableau s'appelle Le grand soir ? Il n'y a guère que le mouvement chancelant du petit personnage dans la salle de bain, tout au bord du tableau à droite -et peut-être aussi la pesanteur maussade du barbu au pied de la bibliothèque- pour mettre une note d'impertinence dans l'ensemble.

Réelle présence

Elles me montrent beaucoup de choses ces images -trop peut-être- et j'ai tendance, à travers elles -et après tant de ces analystes éminents qui m'impatientaient tout à l'heure-, à épeler didactiquement les éléments du tableau, au risque d'en émietter la signification, alors que je me proposais d'en suggérer la magie. C'est que ces images -si fidèles qu'elles veuillent être- ne sont que des prothèses d'anticipation ou de souvenance. Manque l'oeuvre dans sa réelle présence qui ne s'adresse pas seulement au regard. Un tableau, on le parcourt de gauche à droite, de droite à gauche, on s'en éloigne, on s'en rapproche ; l'espace qu'il nous propose ne se révèle que dans un rythme temporel qui sollicite le corps tout entier... Vient ou ne vient pas le moment de grâce où la perception chercheuse, inquiète s'unifie et s'apaise en contemplation. Le spectateur partenaire de l'oeuvre devient le réceptacle où s'opère la transsubstantiation : la représentation se fait présence réelle. Oui, mais de quoi ?

Au musée coniste de Lyon Confluent, j'ai été, de tout mon cœur, de tout mon corps, la partenaire du Grand Soir dans un éclairage calculé pour faire éclater d'emblée le contraste entre la partie gauche du tableau où les formes s'esquissent à peine dans une patine plate, brune et ambrée et la partie droite, celle de la profondeur creusée entre la porte de la cuisine ouverte et la chaude parade de l'apéro.

Pascal s'irritait de la vanité de la peinture qui s'attache à valoriser des choses insignifiantes. Le grand soir est peut-être le chef-d'œuvre de la représentation le l'insignifiance et le geste auguste du peintre a ici raison contre le moralisme gauchiste étriqué. Goûtons le privilège, -héritiers que nous sommes- d'aimer et de confronter les Conistes et Pascal.

Partez en croisière au Seychelles à bord du Buisson au
départ de Juan-les-Pins ou de Cap 3000

Croisière Buisson, la croisière qui vous dépaysera,

mais pas trop...

Le paquebot Buisson vous emmène sur les traces du grand maître.

TV à bord

www.croisierebuisson.com

Dates des départs bénéficiant de promotions sur simple demande
Renseignements et inscriptions chez votre Agent de Voyages ou Buisson Croisière: 01 48 04 76 20

Le scandale : «Jeune couple LCR au vidéomatique»

Brunel et Girard
«Jeune couple LCR au vidéomatique»
huile sur toile 97 x 195 cm, 2003

La sensation qui se dégage de l'ensemble de cette composition est d'une sérénité rare. L'harmonie chromatique qui s'établit entre l'étendue noire du pantalon du jeune homme, le vert de la jupe et l'intensité du manteau rouge placé au centre du tableau, participe de cet effet. La silhouette féminine s'installe dans l'espace en équilibre, entre la verticale de son corps allongé et l'horizontale créée par son bras gauche qui se prolonge par le distributeur lui même, est-ce l'image du bonheur ? Dans cet entrelacs de formes, advient un chiasme optique qui réunit le corps féminin et Spiderman. Les deux forces d'attraction se rencontrent et se superposent ainsi sous nos yeux.

Pourtant lors de son premier accrochage, cette toile suscita des critiques d'une rare violence. Pour comprendre l'électrochoc Coniste à son époque, il convient de se replonger dans les articles d'**Éric-Guy Lehaut** alors publiés dans le Figaro-Madame...

D'aucun prétendent que « jeune couple LCR » doit être considéré comme une des pièces maîtresse, du Conisme , le parangon de cet esprit potache. A y regarder de plus près, et une fois passés les discours d'usage sur le vertige de l'instant où tout bascule vers une soirée DVD, on s'aperçoit que « jeune couple LCR » n'est rien d'autre qu'une image pieusement codifiée, saturée de symboles faciles et d'effets grossiers. La seule énigme du tableau consiste en fait à savoir jusqu'à quel point la jeune femme consent inconsciemment à souffrir les assauts du grand ado nerveux.

Oui, ce « jeune couple LCR » est d'une terrible médiocrité. On ne sait ce qui est le plus affligeant entre la codification ultra-convenue, le contraste grotesque des deux corps et la stupidité de la composition. Match nul, sans doute. Non que Brunel et Girard soient totalement des mauvais peintres. Ils ont même des qualités. Mais quelle épouvantable pompe chez ceux qui se prétendent être le chantre de l'éclair et de la fulgurance.

«Et puis soyons honnêtes une petite seconde. Qu'il est laid...»

Car la fulgurance sexuelle, le puissance du désir, impérieux, impétueux s'accommode mal avec des allusions grosses comme des coffres-forts. Prenons-en deux. Le distributeur DVD lui-même, d'abord. Symbole forcé – et renforcé par le titre – de l'emprisonnement par le désir, le distributeur est en outre un signe plus qu'explicite de l'entrée-sortie, du va-et-vient, de la pénétration. Voilà ce qu'est cet automate.

Mais que dire alors de ce pauvre spiderman, égaré dans la partie inférieure de la composition ? Comme si les connotations ne suffisaient pas, il faut encore polluer la scène d'une référence cinématographique tiré de

médiocres illustrés. Ce héros au costume sado-maso est-il un point final aux allégories de comptoir ? On aimerait le croire. En sombrant dans les méandres conceptuels, on dirait volontiers que le vice ici représenté est auto-référentiel ; il n'est pas tant celui de spiderman que celui des Conistes eux-mêmes.

Le contraste entre les deux protagonistes de la toile, figés dans des poses rigoureusement contraires est si théâtral qu'il produit un effet grotesque. Par-delà la monstruosité de la scène (Tout cela finira-t-il au lit ?), il y a dans l'opposition paroxystique des attitudes un aspect comique qui, si sympathique soit-il, n'en demeure pas moins une évidente faute de goût. Voyez d'abord, de dos, l'homme. Un concentré d'érection. Bras droit tendu, coude gauche saillant, petites fesses serrées, jambes raidies. C'est une caricature du désir. Caricature comique de par son contraste avec la jeune femme, certes, mais caricature comique à elle seule, si l'on observe les efforts consentis pour louer ce fameux DVD.

Face à cet ardent libertin monolithique, Brunel et Girard ont peint une poupée désarticulée. Une tête penchée, un corps qui bascule, aucun appui au sol. Cette femme a une allure de marionnette en chiffon que viendrait dévorer un pantin de bois. Une mise en scène grand-guignol pour apeurer les petits et transir les esthètes du dimanche.

Et puis soyons honnêtes une petite seconde. Qu'il est laid… Que peut-elle bien désirer à cet éphèbe néo-classique, affublé d'un cou de taureau et d'un visage de cire ? Son profil suffit à montrer qu'il ne vaut pas beaucoup mieux que le navet qu'il va choisir.

On a volé « Mon épicier est un type formidable »

Brunel et Girard «Mon épicier est un type formidable».
huile sur toile
97 x 130 cm, 2003

"C'est un jour de joie pour nous, pour la police, les propriétaires du tableau et le public qui pourra bientôt l'admirer à nouveau". C'est en ces termes que le préfet de police d'alors s'est exprimé en Septembre 2006, à la conclusion de cette ténébreuse affaire. Tout a commencé deux ans plus tôt. L'affaire passionne encore les historiens de l'art.

Dans son livre sur les plus grands vols du XXIème siècle, **Pierre Bellemare** raconte

En 2004, Kiki Croix rousse, excédé par le mode de vie des Conistes, s'enfuit de l'atelier de la rue du Chariot d'Or. Elle trouve refuge à Francheville, chez son ami d'enfance Jojo Mistigris, une des figures du milieu d'alors. Jojo est déjà recherché pour recel, escroquerie, fausse monnaie, vol de vélos, vol de voitures, vol de camions, insulte aux bonnes moeurs, fabrication d'alcool frelaté, organisation de combat de coqs et détention d'explosifs.

Mistigris contacte son comparse Lucien l'ascenseur, qui passe pour le meilleur cambrioleur de la Guillotière, et lui explique son projet : dévaliser nuitamment l'atelier du Chariot d'Or.

Faire céder les serrures de l'atelier est un jeu d'enfant pour les deux monte-en-l'air, et ils ne risquent pas d'être dérangés. Brunel et Girard, brisés par le départ de Kiki, sont en train de noyer leur chagrin dans l'Absinthe au Quick de la Croix-Rousse. Quand les deux peintres reviennent à l'atelier, c'est le choc, le drame ! « *Mon épicier* » a disparu.

La disparition dure près de deux ans au cours desquels la légende de cette peinture ne cesse de croître. Les deux princes de la cambriole sont arrêtés en 2006 et accusés de tentative d'escroquerie, faux dans les titres et complicité. La police avait retrouvé la trace du tableau , estimant douteux qu'une authentique peinture Coniste soit vendue sur Ebay.

Jojo Mistigris et Dédé l'ascenseur

« La peinture c'était pas mon rayon, mais ces Conistes là, ça sentait bon l'oseille facile ...» (Jojo Mistigris, lettres de Cayenne)

«El Condor Pasa» : Les Conistes face à l'histoire

Brunel et Girard, «El Condor Pasa»
triptyque sur bois 240 x 160 cm, 2006

Peinte durant l'été 2006 sur bois aggloméré Castorama 1er choix, ce triptyque, comme illuminé par le soleil de San Diego évoque, par les moyens propres au Conisme, les rythmes saccadés de la musique. Rappelant les sons d'une guitare endiablée, les lignes qui scandent la toile éloignent l'oeuvre de la figuration et la transforment en une image presque Symbolique.
Philippe Sollers, passionné depuis toujours par le Conisme, nous expose son rapport très personnel au légendaire triptyque.

« *Le Conisme en Majesté* », c'est l'intitulé de l'exposition de la MJC Monplaisir. Que pensez-vous du fait de présenter les peintres par le biais d'un genre ?

Il me paraît inévitable que l'on essaye de reprendre la question Coniste à partir de cette idée. Premièrement, parce que si quelqu'un a transformé, révolutionné, de façon qui a scandalisé, l'image de la figure humaine, c'est bien eux. En même temps, ambiguïté immédiate, on sent bien qu'il y aura une tentative de réappropriation vers le reconnaissable, donc avec l'accent mis à cette occasion sur ce que l'on pourrait considérer comme leurs tableaux les moins audacieux. Focaliser sur « *Jeune couple LCR* », c'est déjà montrer une certaine idéologisation de la question. Qu'il y a-t-il d'ailleurs de plus cohérent avec la marchandisation générale que de passer par l'image féminine?

Dans tout cela, il y a aussi un effort pour se « masser » autour des Conistes, avec un intérêt idéologique à l'évacuation de l'histoire. Cela permet de prétendre qu'il y aurait une histoire supra-historique où les peintre et leurs femmes auraient vécu. Pourquoi Zézette Fourvière est-elle la « *Femme des soldes* » et pourquoi est-ce contemporain de « *El Condor Pasa* » ? Voilà une bonne question à débattre. Il n'y a pas un seul tableau Coniste qui ne mérite une considérable analyse de sa situation historique.

« Qu'on nous donne une MJC et nous la remplirons ! »

Pendant les esquisses préliminaires pour «El Condor»
A gauche, croquis préparatoires pour mise au carreau

Les Conistes ont toujours dit qu'il voulaient montrer que la vie était belle. C'est la raison pour laquelle il peignaient tout avec la même précision. Ce qui est bouleversant pour moi dans »El condor Pasa » c'est que l'on ne peut pas dissocier ce qu'ils étaient en train de vivre au moment où ils peignaientt leur triptyque de la situation historique globale. C'est la même chose. Comment des êtres humains, au travers de ce que l'on appelle l'art, peuvent-ils arriver à vivre sans séparation leur vie privée, leur vie historique, leurs passions et trouver la lucidité quant à ce qui échappe à la plupart et est en train de se passer pour tout le monde ? Voilà la question. Girard et Brunel sont ces hommes-là. C'est pourquoi je les« héroïse ».

Vous en faites des « héros », quand ils continuent de susciter de la résistance, pour le moins...

Je crois qu'il y en a une très profonde. Comme les rapports de force sont en leur faveur, qu'il ont gagné leur guerre puisque ça vaut très cher, il est intéressant de voir les efforts d'adaptation.

Ce n'est pas un hasard non plus si les Conistes sont des peintres d'un érotisme direct. Avant eux, la question non seulement du peintre et son modèle mais de string taille haute lui-même n'a jamais été peinte ainsi. J'avais émis l'hypothèse et je crois qu'elle est juste que la déformation-recomposition des formes dans El Condor Pasa était liée au fait qu'ils gardaient les yeux ouverts dans l'acte sexuel, qu'ils ne s'endormaient pas en route, en fermant les yeux et en éteignant la lumière. Ce qui n'est pas étonnant chez des gens lisant les pages lingerie de la Redoute en même temps qu'ils peignent « lEl Condor Pasa ». La peinture c'est la poésie.
Cela met en cause la sensation interne, fondamentale, du corps qu'on a et puis l'Histoire, qu'on vous raconte, qu'on veut vous faire subir, ou qu'on falsifie, ou qu'on veut vous faire croire terminée. Cela suppose un certain rapport à la vérité qui n'est pas le rapport philosophique habituel, qui n'est pas le rapport de la vérité politique telle qu'elle est perçue. L'art chez leux s'oppose à tout et, en même temps, ce qui est extraordinaire est qu'ils déclenchent une jubilation considérable.

Dans mon livre, je fais état d'une émission vraie de télévision telle que je l'imagine. On peut rassembler un plateau d'invités, j'amène un tableau Coniste et très vite on peut faire surgir l'agressivité.

A ce propos, vous imaginez la présence d'un spectre très large d'invités, et de leurs réactions, mais il n'y a pas le sous-commandant Guyoss...

Le sous-commandant se tairait à mon avis. Il aurait peur qu'on ressorte le « *Portrait du sous-commandant Guyoss* » ! Qui a quand même été un épisode des plus comiques de la vie de Girard. Cela ferait surgir la question gênante des raisons pour lesquelles il a soutenu le sous-commandant Guyoss.

Cette espèce de réserve, de choc négatif, évolue avec le temps, de même que la censure. Ce qui m'intéresse Sur « *El Condor Pasa* », c'est l'extrême ténacité que les Conistes ont eu à maintenir leur parcours. Dans tout « *El Condor* », il y a cette façon de passer outre à la morale, aux préjugés, à l'idéologie du temps, au puritanisme. Ils ne cèdent ni sur leur désir profond ni sur la création. On dit « El Condor Pasa, les gens commencent toujours par ne pas comprendre et après ils font semblant ».

Que Girard soit espagnol et Brunel tchèque est aussi très important. « *El Condor Pasa* » est à entendre en espagnol et en tchèque. Pourquoi ? Les Conistes sont révolutionnaires en 2002 avec « *Gigot-Flageolets* ».oIls sont révolutionnaires en 2006 avec « El Condor Pasa » Ils sont révolutionnaires après 2008. Il y a eu quelque chose en 2008 et c'est les Conistes qui vous le disent. Il y a ces peintres qui vous font une explosion érotique invraisembable, tout à fait comme ce qui s'est passé. Il y a bel et bien eu une révolution avec l'arrivée de Guyoss en 2008, dont tout le monde a peur et pour cause : pourrait-il y avoir des désirs qui s'expriment, non programmés, inattendus ?

Sexuellement, historiquement, plastiquement, sculpturalement, tout cela se tient et fait une unité avec la vie privée. Pas mal pour des Conistes.

«Le film que l'on croyait impossible à tourner»

L'évènement du prochain festival de Cannes sera certainement le prochain film de **Patrice Chéreau**: «Brunel, l'ardent désir». Le film sera bien sur centré sur la figure romantique de Sébastien Brunel, interprété par **Romain Duris**, mais tous les personnages de la Croix Rousse d'alors apparaîtront également : Kiki Croix-Rousse (**Juliette Binoche**), Zézette Fourvière (**Emmanuelle Béart**), Lionel Buisson (**Jean-Pierre Darroussin**), Thomas Girard (**Gérard Depardieu** qui retrouve ici un rôle à sa mesure) et le critique Éric-Guy Lehaut (campé par un surprenant **Daniel Prévost**).
Pour reconstituer le Lyon des années 2000, Patrice Chéreau est allé tourner à Prague. Un grand soin a également été accordé aux maquillages, qui rendent les acteurs méconnaissables. En exclusivité pour Télérama, voici les rushes de la scène ou Girard après, s'être battu en duel avec Éric-Guy Lehaut, est ramené par Brunel à l'Atelier. Ce dernier est prêt à amputer son ami grièvement blessé quand survient Buisson, débarquant de Corrèze et évitant le drame.

1 2 KODAK 5054 TMZ 3

1 2 3

1 2 KODAK 5054 TMZ 3

1 2 3

4 5 KODAK 5054 TMZ 6

4 5 6

7 8 KODAK 5054 TMZ 9

7 8 9

10 11 KODAK 5054 TMZ 12

10 11 12

ENFIN LE FILM POLEMIQUE EN VENTE EN DVD

GIRARD/BESSON

un film de luc besson

Le Mystère Girard

Réunion des musées nationaux

arte VIDEO